

L'Envers du Bocal, lieu d'accueil de troubadours en tous genres, bar culturel et partenaire du festival Filmer le Travail, a subi, durant la nuit du mardi 18 au mercredi 19 février, un incendie criminel. Le coupable a courageusement pris la fuite.

Grâce au signalement du voisinage, les pompiers ont pu arriver à temps et empêcher la propagation du feu.

Nous (la rédaction) apportons tout notre soutien à ce lieu culturel important. Nous sommes contre ces actes dénués d'humanité. Nous condamnons les personnes qui, au nom

d'un je ne sais quoi, mettent en danger la vie de tout un quartier et réduisent à néant le travail des personnes qui font vivre ce lieu.

La douleur est une chose que l'on n'a le droit d'infliger qu'à soi-même. Boris Vian

TRAVERSEZ LA RUE...

... et éteignez l'incendie !

JOURNAL DU 16^e FESTIVAL FILMER LE TRAVAIL

NUMÉRO 4 / JEUDI 20 FÉVRIER 2025

LES CHEMINS DE TERRE DE DESJOBERT SIMON - DOCUMENTAIRE - COMPÉTITION INTERNATIONALE - JEUDI 20 FÉVRIER À 20H30 AU TAP CINÉMA

SI LE TRAIN S'ARRÊTAIT, QUE MANGERIONS-NOUS ?



Dans un des ateliers à moitié désaffectés du chemin de fer éthiopien, les cheminots s'affairent. Ils réparent les vieux trains, peignent les bancs ou le toit, font la soudure, lavent la gare et arrosent les plantes qui ornent le lieu. Tout le monde se connaît, il y a Goshou, Berhanu, Basha et les autres. Venir travailler au petit matin n'est pas un souci pour eux. De toute façon, ils feraient tout pour la maintenir debout, cette machine...

Ça nous étonne, nous... À quoi bon s'acharner sur un tas de ferraille qui manque presque de se décomposer ? Il y a d'abord la nécessité. Le train, c'est TOUT pour les habitants de la région. Il leur permet de manger, de gagner de l'argent et de se déplacer sur des kilomètres. Quand le bruit caractéristique de la lente machine se fait entendre, tous accourent : les enfants, leurs mamans, les hommes...

Au dedans, les marchandes sortent les victuailles qu'elles ont récupérées et les vendent par la fenêtre du train. On négocie les prix, on rigole, on parle fort et la locomotive redemarre. Pour ces habitants, c'est une évidence : « Si le train s'arrêtait, que mangerions-nous ? »

Seulement, cette ligne est menacée. Comment rivaliser avec la nouvelle ligne électrifiée construite par la Chine. Que faire face à la rapidité de ces wagons flambants neufs ? Le

coup de peinture des cheminots, les jolies plantes de l'atelier et les réparations de cette ligne historique n'égalera jamais la modernité et le progrès... Pourtant, les habitants n'en veulent pas de cette nouvelle ligne ferroviaire aux relents colonialistes. Beaucoup le pensent : « Travailler avec les chinois, c'est comme l'esclavage ».

Alors, les cheminots continueront de faire ce qu'ils ont toujours fait. Ils tenteront de la garder en vie cette Bête Humaine qui semble avoir affronté tous les obstacles naturels, pour finir, coûte que coûte, sa course à Djibouti. Ils résisteront jusqu'au bout pour exercer leur métier en toute liberté.

Ainsi, ce n'est pas seulement une histoire de train, c'est une grande histoire d'amour. Elle est faite de paysages désertiques qui défilent lentement par la fenêtre, de cheminots harassés qui adorent leur métier, de gares où se croisent mille vies et générations. On y voit des chèvres et leur berger, quelques enfants qui s'amusent, des touristes et des cheminots toujours occupés près de la voie. Et, quand le train s'en ira, vous écouterez dans l'air, le chant des cheminots qui se perd, et qui laisse en souvenir toute l'humanité qui demeurerait dans cette ligne non-électrifiée.

Lucie

LE ROI ET L'OISEAU DE JACQUES PRÉVERT ET PAUL GRIMAULT - ANIMATION - PROGRAMMATION JEUNE PUBLIC - MERCREDI 19 FÉVRIER À 9H30 AU TAP CINÉMA

C'EST CURIEUX.. JE LES VOYAIS PAS DU TOUT COMME ÇA LES OISEAUX

"L'histoire que nous allons avoir l'honneur et le plaisir de vous conter est une histoire absolument véridique. Parfaitement elle est véridique, est m'est arrivée à moi... et à d'autres en même temps." Voilà les premières paroles de l'oiseau, personnage tiré du film de Jacques Prévert et Paul Grimault sorti en 1980. Le premier long-métrage de dessin animé français mis en chantier. Au Tap Castille, de nombreux enfants ont eu la chance d'assister à leur première séance de cinéma devant ce chef-d'œuvre mythique. Sous leurs exclamations et leurs rires, un policier du roi se fait mordre les fesses et tombe dans l'eau, un peintre est envoyé aux oubliettes car il a eu le malheur de représenter le roi de manière un peu trop réaliste: il n'a pas effacé son strabisme.

En effet, si ce film leur a plu, c'est notamment pour ses nombreux aspects comiques dont le premier est le physique du roi. Petit, disgracieux et bigleux, son allure et son comportement suscite le rire. Tout comme son nom: "le roi Charles V et III font VIII et VIII font XVI", monarque du royaume de Takicardie (oui, comme la maladie). Un nom qui participe au comique de répétition du film que l'on retrouve lorsque l'oisillon se laisse sans cesse prendre au même piège ou lorsque l'on découvre les intitulés sans fins des étages traversés par l'ascenseur.

Au-delà du comique, comment parler de ce film sans mentionner ses dessins, ses couleurs, ses musiques... Rempli de poésie, il vous transporte dans un autre univers à travers des décors farfelus et magnifiques à la fois. Sans aucun doute, les dessins des personnages très expressifs font rire, mais ceux des paysages contrastent avec ces derniers, leurs couleurs douces et lisses viennent faire des images un ensemble harmonieux et agréable à regarder. La musique a aussi un rôle primordial, impossible de rester insensible aux sons qui créent parfois une atmosphère douce et nostalgique, parfois tendue et angoissante.

Ce film ne manque pas de symboles. À l'évidence, le roi est la figure allégorique de la dictature, de la tyrannie et de l'oppression craint par tous ses sujets. Sauf un: l'oiseau, personnage paternel, provocateur et intrépide, il aime se jouer du roi. Il est le symbole de la liberté s'opposant constamment au régime totalitaire royal. Ils sont les protagonistes du film. Ainsi, la bergère et le ramoneur, personnages principaux du conte d'Andersen, ont une place secondaire dans *le Roi et l'Oiseau*. Ils sont la naïveté du premier amour qui rencontre les opprimés et

oubliés du royaume, proscrits dans la ville basse. Ils ne connaissent que l'obscurité mais gardent l'espoir d'un jour voir un rayon de soleil.

Pour beaucoup ce film a fait partie de ceux qui ont bercé notre enfance. Il était enfoui dans nos souvenirs, puis, nous aussi, nous avons eu l'occasion de le revoir, ce mercredi. Ça fait tout drôle. Dix ans plus tard, on l'apprécie tout autant, bien que différemment: on comprend le sens et le message porté par le film, plus profondément que lorsqu'on était enfants, on comprend que c'est une ode à la liberté et à la vie, une critique et une dénonciation du totalitarisme. On y devine des références artistiques: Rodin, Dali, Picasso... On y reconnaît certaines inspirations d'autres films symboles de notre enfance comme les films des studios Ghibli ou les films de Michel Ocelot. En effet, ce dessin animé a inspiré le cinéma mondial. Alors, comment ne pas vous conseiller ce film, accessible aux grands comme aux petits,

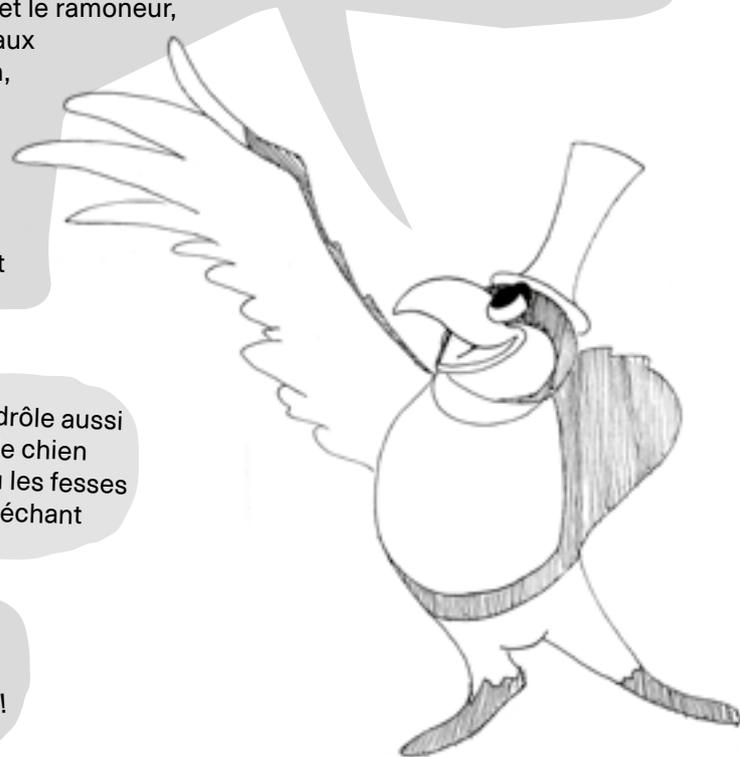
Margot et Lou

J'ai bien aimé quand il a libéré les oiseaux.

Et le robot il est trop fort !!

C'était drôle aussi quand le chien a mordu les fesses de le méchant

Moi j'ai tout aimé, c'est génial !



AGENDA DU VENDREDI 21 FÉVRIER

10h COMPÉTITION INTERNATIONALE
Dansons tant qu'on n'est pas mort de Cécile Lateule
Les messagères d'Amélie Le Berre - Tap Cinéma

14h ÉVÉNEMENTS ET RENCONTRES

Basta. Les films qui n'existent pas existent
Ciné-performance de Léa Morin - Médiathèque F. Mitterrand

20h30 COMPÉTITION INTERNATIONALE

Tão pequeninas, tinham o ar de serem já crescidas de Tânia Dinis / *Saudades dos Rio Doce* de Claudia Neubern - Tap Cinéma

UN ÉLOGE AU MOMENT PRÉSENT

Adrien Charmot nous emmène dans la campagne française chez une famille où le temps semble s'être arrêté. Les protagonistes nous laissent rentrer dans leur maison et leur jardin verdoyant, ponctués par le chant des oiseaux, où transmission et convivialité s'entremêlent. Une atmosphère qui évoque un retour à l'essentiel, loin de l'agitation du quotidien.

La caméra se déplace, dévoilant progressivement une maison isolée, une maison plus importante qu'elle n'y paraît car tout le long du film, elle cède la place à des souvenirs. Souvenirs qui y résident depuis des années, et qui continuent d'y subsister. Tout est dans les détails : le petit déjeuner aux premières lueurs du jour, l'art de la table, le port des bijoux, une tarte aux pommes préparée avec soin, le travail de la terre, les soins apportés au corps... C'est à travers toutes ces activités quotidiennes que ce documentaire illustre le dévouement envers l'autre. L'attention portée aux objets de la maison évoque également la volonté de prendre soin. Avec la plus grande douceur, on dépoussière d'anciens miroirs, cadres, horloges et vaisselle. Ce rapport au passé reflète l'attachement à la transmission, sans tomber dans la nostalgie. Tel un mantra, cette essence de partage se diffuse tout au long du film et ne nous laisse pas indifférent. Le réalisateur nous invite à faire une pause, à contempler, à prendre le temps pour mieux sentir et mieux percevoir ce qui nous entoure. L'ambiance qui s'en dégage rappelle celle d'un foyer d'antan, où le contraste entre luminosité de la nature et obscurité de la maison nous enveloppe.

En choisissant d'intervenir avec les protagonistes, le réalisateur ouvre les portes à une intimité qui ne demande qu'à être partagée. Les longs plans silencieux transmettent avec justesse une douceur de vivre et une lenteur qui nous



permet de faire la rencontre de cette famille. La sensation de réconfort est d'autant plus accentuée par les jeux d'ombre et de lumière.

Comme un écho aux souvenirs d'enfance, cet espace devient un lieu, un nid douillet où l'on se console, on se soutient, on prend soin les uns des autres. Un simple repas partagé devient un moment chaleureux, un moment où les liens se tissent et se renforcent. Et c'est exactement cela, cette maison, ce lien de vie nous rappelle justement l'importance de chérir ces instants passés avec nos proches, nos familles, nos amis, ou même des inconnus qui, le temps d'un instant, deviennent des compagnons de route.

La Maison d'en face est une ode au moment présent, à un mode de vie qui se fait rare dans le tumulte de la ville. Ce n'est pas seulement un lieu, c'est un souvenir, une idée, une sensation, une odeur. Celle du foyer, du partage. Un endroit où le temps est mis en pause.

Par sa vision délicate et poétique, Adrien Charmot célèbre la beauté des relations humaines et nous propose une étreinte de quarante deux minutes.

Sarah et Louise

LA SORCIÈRE

Sarraounia, reine du royaume Azna au Niger, inspire à Med Hondo ce film historique: une femme qui résiste face aux épisodes coloniaux de 1899.

Ce long-métrage, enrichi par des recherches historiques, s'appuie sur le roman d'Abdoulaye Mamani, membre du Parti Progressiste Nigérien et opposant au gouvernement. Le réalisateur, à travers cette reprise, nous transmet un message pluriel sur les puissances esclavagistes, la violence de la répression et les femmes au temps de la colonisation africaine.

L'Afrique est découpée arbitrairement, puis distribuée aux grandes puissances européennes afin de nourrir leur faim insatiable de territoires. Le continent entier saigne de cette occupation brutale comme en témoignent les nombreuses scènes de pillage et de violence faites aux habitant.e.s Nigériens et tirailleurs de la troupe coloniale. Une multitude

de civilisations peuplent le territoire dont s'est emparé les grandes puissances telles que le Royaume-Uni, l'Allemagne, l'Italie, la France...

Med Hondo retrace ici la mission Voulet-Chanoine, expédition française de conquête territoriale en direction du Tchad qui laissera l'Afrique meurtrie.

Au-delà de l'accaparement des richesses, les officiers français souhaitent transformer toutes les croyances des peuples africains, combattant ainsi les régions païennes et l'Islam. Le réalisateur expose toute la domination exercée sur les biens, les corps et les esprits.

Bien que tragique et révélateur, le long métrage fait aussi apparaître des pointes d'humour en ridiculisant les huit officiers français chargés de la mission, entêtés et incapables de gérer les tirailleurs soudanais.

Med Hondo, à travers des percussions et des chants, nous fait ressentir les battements de cœur de l'Afrique. Dans ce film poignant et transcendant, le réalisateur nous amène aussi à contempler la femme. Sarraounia, reine des Aznas, qui lutte face aux oppresseurs. Contrairement aux autres tribus, elle ne s'agenouillera pas et ne capitulera pas. Assimilée à une sorcière, cette femme impose le respect par la crainte. La révolte des femmes face au colonialisme est souvent effacée, dissimulée. Pourtant, Hondo décide de mettre en avant l'histoire de cette reine lui rendant ainsi hommage à travers son art.

Les chants transmettent toute la grandeur de Sarraounia et de ses exploits. L'héritage de cette femme, figure de résistance, résonnera encore longtemps.

Eve et Esther

LE RALENTISSEMENT EST L'UNE DES ARMES LES PLUS EFFICACES

L'obstruction est une technique de grève qui consiste, pour le travailleur, à continuer son travail en ralentissant le rythme, pour freiner la production. C'est ce mode de grève que prend pour point de départ le réalisateur Paul Heintz : il fouille et collecte, dans différents fonds d'archives, les occurrences de gestes d'obstruction au sein des mouvements ouvriers.

Obstructions devient ainsi une co-écriture entre ouvriers et danseurs, basée sur une partition chorégraphique progressivement émergée de ce corpus de gestes. L'usine, choisie symboliquement pour sa grève célèbre de 1336 jours, s'active, murmurante et mystérieuse.

Sans plus d'explications, apparaissent devant nous des ouvriers en tenue de travail, et la chorégraphie commence. Sous nos yeux se déroule la rencontre du monde industriel ouvrier, concret et matériel, avec le monde artistique, de la danse et de la musique : des morceaux de vie réelle sont introduits sur scène, et, ainsi partagés, deviennent universels.



Dans certains plans où lignes de productions se confondent avec déplacements théâtraux prédéfinis, où le plateau se mélange avec le lieu de travail, les ouvriers évoluent, en mouvement. Nous les observons utiliser tabourets et cartons comme des outils de l'usine, mais aussi laisser leurs corps s'exprimer, par le geste et le regard. C'est sur cela que Paul Heintz construit son travail : le geste au cœur de l'engagement des travailleurs, le geste comme moyen de parole.

En pleine immersion, nous les écoutons tour à tour débattre, travailler, étudier le projet chorégraphié,

mais aussi raconter des expériences ou des événements. Car, si ce documentaire nous fait sourire par le jeu des ouvriers ou certaines anecdotes, il ne manque pas pour autant de nous rappeler l'importance de cette action sociale qu'est la grève : protéiforme, légitimement revendicative, elle est avant tout un mouvement de détermination collective et solidaire.

“Les seules limites sont l'ingéniosité des travailleurs, et je n'ai vu aucune limite à cela.” Un sincère message d'humanité, qui nous rappelle bien “qu'à partir du moment où l'on se met en lutte, on a déjà gagné”.

Thalia

ACTUALITÉ

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, PUMPAJTE

Voilà déjà trois semaines que le premier ministre a démissionné, mais le mouvement ne faiblit pas. Ce ne sont pas seulement les universités qui sont bloquées, c'est le pays tout entier. Habitué à diviser pour mieux régner, le pouvoir en place se retrouve désarmé : les habitants des villes et des campagnes s'unissent, les paysans convergent avec les étudiants et le vent de la protestation souffle au-delà des frontières. Même les sportifs célèbres, d'habitude si frileux quand il s'agit de critiquer le gouvernement, sortent du silence pour condamner les violences de la police et des groupuscules d'extrême droite.

Les manifestants contestent la dérive autoritaire du pouvoir, défendent les institutions du pays et réclament plus de démocratie et de transparence. Ils demandent plus de crédits pour l'éducation et les universités. Les profes-

sionnels du travail artistique sont aussi dans la rue pour sauver le secteur de la culture, qui a tant souffert des privatisations, des coupes budgétaires et du contrôle grandissant de l'État sur la création. Les premières concessions faites par le chef d'État ne calment pas les citoyens que rien ne semble pouvoir arrêter.

Cette histoire ne se déroule pas dans un film. Ce n'est pas non plus le fantasme d'étudiants utopistes. Elle est en train de se passer en Serbie et certains parlent du plus grand mouvement social du pays depuis la chute de Milošević. Étudiants et enseignants de l'université, défenseurs, amoureux et professionnels du travail artistique, si nous cessons de regarder ailleurs et si tournons la tête vers l'est, nous verrons un peuple uni qui se bat pour la liberté et l'égalité. Et qui peut nous inspirer.

Rodjak

Traversez la rue...

Journal du 16^e festival Filmer le Travail / n°4 / Jeudi 20 février 2025

Rédaction : Rédaction : Louise Bourgeois, Sarah Ayad, Guilian Hutchinson, Margot Grimault, Lou Autret, Thalia Gervais, Marie-Ange Parras, Florent Loiseau, Eve Heitzmann, Lucie Bouzon, Isabelle Taveneau, Thomas Dupuis, Sandra Holin, Pierre Pizano, Esther Boime Auburtin et Rodjak.

Le journal *Traversez la rue* est la concrétisation d'un atelier d'écriture critique mené par Filmer le travail depuis novembre 2024 avec un groupe d'étudiants de l'Université de Poitiers.



LA VIOLENCE DE LA TRAITE SOUS L'OEIL DE LA COMÉDIE MUSICALE

Mille mercis à Annabelle Aventurin et au Ciné-Archives d'avoir pu permettre à ce film de continuer à exister et à Thierno Ibrahima Dia d'Africiné de nous avoir transmis sa passion pour les films de Med Hondo.

West Indies, c'est le parallèle entre la question du Bumidom et des traites négrières, une réflexion critique et politique sur ce dispositif d'encadrement de départ forcé, insinué des antillais pour le territoire métropolitain, afin de renforcer la force de travail dans l'hexagone. Une critique acerbe, qui montre avec un humour noir la violence de ce dispositif. Le film sait se montrer comique, en tournant au ridicule les représentants politiques et étatiques qui entourent le Bumidom, les jeux de pouvoir, la mise en scène, le mépris et le racisme auxquels la population antillaise doit faire face. La comédie s'efface pour nous montrer la réalité de la traite négrière, sous forme à la fois pédagogique, grâce à une narration avec laquelle les événements importants de l'histoire nous sont contés, et à la fois sans nous cacher la violence extrême qui a représenté cette époque, dont la dureté nous est évoqué à l'aide des musiques et des performances de danse tout au long du film. En effet, *West Indies* se montre comme un lustre, à la fois beau, poétique et artistique donnant part belle à la musique, la danse et le théâtre mais qui nous éclaire sur la face sombre du Bumidom, qui sous ses

airs bienfaiteurs, expose les antillais au racisme, à la pauvreté, à la dureté du travail et à la solitude de l'éloignement du pays et de la famille.

Des personnages comme la travailleuse sociale, qui peuvent donner l'impression d'une plus grande considération envers les populations antillaises, ne sont au final que des outils supplémentaires pour mieux les contrôler et les "policer". Les antillais se retrouvent sans logement, obligés d'accepter des emplois mal considérés et sous-payés. De leur côté, ceux qui ne sont pas partis souffrent de plus en plus de pauvreté malgré les effluves de tourisme venus admirer leur travail dans les champs de coton. Tout ça nous est montré dans un bateau construit pour l'occasion, sur lequel les plus riches, les blancs et les représentants politiques observent depuis le pont les esclaves et les classes populaires qui se massent dans la cale du navire. Cette démarcation spatiale se fait tout au long du film et les franchissements se font toujours dans un but bien précis.

Je ne peux que vous conseiller de voir la cinématographie de Med Hondo à la suite de cet article, qui ne lui fera jamais assez honneur, et de jeter un œil au coffret DVD regroupant 3 de ces films sur le site de Ciné-Archives.

Guilian



CONSTELLATION CINÉMATOGRAPHIQUE : WEST INDIES ET LES VOIX DE LA DIASPORA - CONFÉRENCE ET PROJECTION - MARDI 18 À LA MÉDIATHÈQUE

UN MIROIR DU PASSÉ ET DU PRÉSENT POUR RÉFLÉCHIR LE FUTUR

Annabelle Aventurin, archiviste française, a travaillé sur l'histoire et les œuvres de Med Hondo. A partir d'archives papiers ou vidéos, elle parvient à retracer le talent artistique de ce cinéaste.

Il est réalisateur, dramaturge et doubleur. Mais surtout, Med Hondo est un homme engagé : militant politique du Parti Communiste Français et défenseur du panafricanisme, ses films sont le miroir de ses convictions.

Entre film historique et comédie musicale, *West Indies* et *Sarraounia* mettent en lumière les temps sombres de la France coloniale. Med Hondo fait le choix de ses acteurs comme Franck Valmont ou Toto

Bissainthe, issu.e.s de la troupe théâtrale Les Griots. Acteurs africain.e.s ou caribéen.ne.s, sont mis en avant afin de représenter cette minorité écartée du théâtre de Molière ou de Shakespeare.

Ses œuvres révèlent un passé oublié ou dissimulé des pays d'Afrique. Med Hondo propose une ode à la singularité de ce continent, sa diversité architecturale et culturelle face à la domination des pays colonisateurs. Pourtant, dans ses terres d'origine, la Mauritanie et le Sénégal, l'art et la culture sont encore en danger. Les cinéastes locaux souffrent de la présence occidentale et de leurs entreprises privées.

Med Hondo est un artiste aux multiples compétences. Il est notamment connu en tant que doubleur français de l'âne présent dans le film d'animation *Shrek*. Hondo a aussi doublé les voix d'Eddie Murphy ou encore de Morgan Freeman. Fondateur du premier syndicat de doublage français, il a longtemps œuvré pour une sécurité et une reconnaissance de ce travail.

Les combats de Med Hondo sont toujours d'actualité. Ses films s'inscrivent pleinement dans un travail artistique engagé. Ses œuvres agissent comme un "miroir du passé et du présent pour servir de réflexion au futur".

Esther et Eve

DONNER DE L'ART (AUX) GENT(S)

Comment les différents acteurs et actrices de la création intellectuelle, artistique et littéraire parviennent-ils à vivre de leurs pratiques artistiques dans un monde où, trop souvent, seul le produit final semble compter, au détriment du geste créatif et du travail réflexif ? Les artistes, dans ce contexte, sont non seulement marginalisés, mais souvent invisibilisés, perçus comme de simples « fournisseurs de matières premières » plutôt que comme des créateurs à part entière.

La question du travail artistique renvoie à une réflexion fondamentale sur ce qu'est le travail et sur le statut des créateurs. Le travail artistique est fréquemment vu comme l'opposé du travail salarié conventionnel : liberté contre subordination, excentricité contre rigueur, risque contre calcul. Mais ces oppositions ne sont-elles pas trop réductrices pour décrire la réalité du travail artistique aujourd'hui ?

Dans un contexte de plus en plus tourné vers le consumérisme, où le travail réflexif et la création sont souvent ignorés, la précarité du statut des artistes devient flagrante. Le travail gratuit, les « hope jobs » ou encore les stages deviennent des stratégies contraintes pour les plus démunis en capital social, leur permettant tout de même de se faire une place dans un milieu hostile.

Le salaire reste indissociable du travail. Mais lorsqu'il concerne les artistes, il se pose sous un angle particulier : une rémunération pour leur travail devrait être un droit fondamental, garantissant leur liberté créative et non une subordination. Pourtant, aujourd'hui, 75% des auteurs et autrices gagnent moins de 10 000 euros par an. Leur revenu provient souvent de la diffusion du produit final, mais rarement du travail créatif en tant que tel.

Les organisations représentatives du milieu artistique sont de plus en plus fragmentées, à l'image des multiples métiers et pratiques qui constituent le secteur. Les collectifs de lutte, tels que La Buse, appellent à repenser la notion

même de travail dans le domaine artistique et à redéfinir le statut des artistes-auteur-ices, trop souvent considéré comme celui des indépendant-es, mal régulé et mal protégé.

La question du travail dans l'art ne se limite pas à une dimension économique, elle touche aussi les rapports sociaux de domination, qu'ils soient liés au sexe, au genre ou à la race. Le fardeau déjà bien trop lourd qui pèse sur les artistes se double pour les femmes, comme l'indique la sociologue Marie Buscatto. Selon elle, en raison d'une socialisation sexiste omniprésente, les femmes sont systématiquement moins bien traitées que les hommes dans le monde de l'art, quelle que soit la discipline. Pourtant, il est urgent de penser à l'égalité dans le monde de l'art. Le concept de parité, ou plutôt la féminisation positive par la force, est une réalité incontournable, qu'il faut défendre activement.

Pour que le travail des artistes soit véritablement libéré, il faut leur permettre de créer indépendamment des rapports de domination capitalistes, patriarcaux et racistes. Leur travail ne doit pas être dépendant de logiques économiques qui réduisent leur art à une marchandise, mais doit être reconnu pour sa valeur propre, son rôle dans la société et sa capacité à faire réfléchir. Dans un monde où la création est trop souvent invisibilisée, il est plus que jamais nécessaire de repenser le statut des artistes et de garantir leur autonomie économique et sociale.

Les artistes, qu'ils soient hommes ou femmes, créent non seulement des œuvres, mais aussi des espaces de résistance et de débat. Il est donc impératif de ne pas réduire leur travail à la seule production d'un produit fini, mais de valoriser le processus créatif, d'assurer un soutien économique réel et d'ouvrir la voie à une véritable égalité des chances dans l'accès à la création et à la reconnaissance.

Marie-Ange

« I » car...

« Liberté par la voie
Des airs ! », tel s'impatiente
Le prophétique père.
Désœuvré, le fils saute.
Une question demeure :
L'affable vola-t-il ?

Maudit sang ! L'injustice !
Hélas, pire, ô mon doux !
Rien n'étant délivré,
Les cris vains ne résonnent,
Et le mur né paroi ;
Voici les rudiments.

Préserver des hauteurs,
Inconnu au vertige,
Sa damnation est le
Vœu d'ôter deux-cents plumes
À cet ange sévère
Car il est très ailé.

« Lis Berthe, et parle à voix... »
Désert. Tel saint patiente ;
Le prof, éthique père !
Des œuvres elle fit sottises
Une question de mœurs
La fable volatile.

Maudissant l'injustice,
Elle aspire au monde où
Rien n'est en des livres, et
L'écrivain ne raisonne,
Et le mûr n'est pas roi.
Voici : l'érudit ment.

Préserver des auteurs,
Inconnue aux "vers-tiges",
Sa Dame-Nation elle
Veut doter de sans plumes.
Ah ! Cet enjeu sévère
Car illettrée elle est.

Simon

(Tableau avec chutes, de Claudio Pozienza - Mardi 18 à la médiathèque)

Et après une bonne journée de cinéma...

